

LÉGENDES INFERNALES

RELATIONS ET PACTES

DES HÔTES DE L'ENFER AVEC L'ESPÈCE HUMAINE,

par

J. COLLIN DE PLANCY.

Approuvé par S. G. Mgr l'Évêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer,

Nouvelle édition

Editions Saint-Remi

– 2010 –

Éditions Saint-Remi
BP 80 – 33410 CADILLAC
05 56 76 73 38
www.saint-remi.fr

I. — PRÉAMBULE. — LA CITÉ DU DIABLE.

Nul ne peut servir deux maîtres.
S. MATTHIEU, ch. VI, v 24.

*Adversarius vester Diabolus, tanquam leo rugiens,
circuit, quærens quem devoret*
S. PÉTRI *Epist. I*, cap. V, v 8.

Saint Augustin, en exposant à nos méditations la Cité de Dieu, c'est-à-dire cette portion de la race humaine qui ne s'est pas égarée, nous montre auprès d'elle, souvent autour d'elle, et bien plus nombreuse, la Cité du diable, c'est-à-dire, cette autre portion, envahissante et tumultueuse, de la même souche, qui a oublié, ou déserté, ou trahi, ou renié les droits et les devoirs de son origine, pour suivre un étendard levé contre Dieu.

La chute d'Adam, qui de Dieu, dont il avait l'amour et de qui il tenait son être, est descendu au démon, dont il n'avait que la haine et de qui il ne pouvait rien attendre, a établi le règne de Satan sur la terre.

Mais Dieu, quoiqu'il regrettât, en un sens que nous ne pouvons comprendre, d'avoir fait l'homme, comme on le lit dans les saintes Écritures, l'aimait pourtant encore, puisque, même en repoussant Adam, il lui promit un réparateur. Il laissa toutefois l'homme livré à lui-même et aux insinuations de celui à qui il avait ouvert les portes de son âme. Il voulut être honoré par une créature libre ; et l'on a pu voir dès lors à quels excès honteux les hommes se sont laissés entraîner.

Après les avoir épurés par le déluge, Dieu vit les mêmes excès se reproduire, et il lui fallut se choisir dans Abraham la tige d'un peuple qui fût à lui.

Hors du peuple choisi, que Satan néanmoins entama plus d'une fois, Dieu n'eut plus d'autels sur la terre ; le règne du démon s'étendit partout, sous toutes les formes ; ce que l'homme devait haïr fut adoré. Le ciel restait donc fermé, quand la miséricorde de Dieu envoya le Rédempteur.

Il eut compassion de l'humanité avilie, et on sait le reste. Le Sauveur, pour délivrer l'homme des liens par lesquels le péché originel l'a livré à Satan, institua le baptême. Tout homme qui ne l'a pas reçu est donc le sujet de Satan, et c'est pour cela que l'enfant nouveau-né n'entre dans l'église qu'après les exorcismes qui le séparent de l'esprit de ténèbres.

On voit que la Cité du diable est encore immensément grande. Aux premiers jours, Satan, jaloux de l'homme et son ennemi, l'investit sans relâche. On peut lire, dans les légendes de l'Ancien Testament, ses tentatives auprès d'Adam, ses succès auprès de Caïn et parmi ceux des premiers hommes que la Bible appelle les géants. Il inspire Cham le maudit ; il établit les monstrueuses idolâtries ; dans le peuple choisi, il s'attaque à Moïse même, à Saül, à David, à Salomon. Parmi les justes, rares alors, il tente Job. Il parvient à se faire élever partout des autels ; et si l'on rassemblait les légendes des cultes nés de son souffle, on en ferait un livre sans fin.

Aux temps de la Rédemption, qu'il attendait avec terreur, il osa s'attaquer à la sainteté même, que, par la permission du Très-Haut, il ne savait pas être le Fils de Dieu. Il ne pouvait connaître Marie la toute sainte, qui était immaculée. Il eût envahi saint Pierre, si la grâce du divin Maître ne l'eût préservé. Il entraîna Judas, que ses vices lui laissaient abordable ; et, un peu plus tard, il s'emparera de Simon, le premier des hérétiques et de ceux qui marcheront sur ses traces.

Dieu pourtant avait donné à l'homme une âme capable de grandeur, et, au milieu de la cohue envenimée, il s'élevait des intelligences que les traditions altérées ne satisfaisaient pas ; mais, séparées de Dieu, elles ne pouvaient retrouver leurs voies. Ces intelligences, assez fortes d'elles-mêmes pour comprendre l'absurde des idolâtries, ne l'étaient pas assez pour repousser l'orgueil, implanté par Satan dans les âmes. Elles pouvaient reconnaître, comme Robespierre, une puissance suprême ; resserrées dans leurs liens corporels, elles ne pouvaient songer, comme les anges rebelles, à se faire des dieux ; mais elles faisaient

des dieux à leur ressemblance, avec leurs passions. De ce module, on en vint bientôt au culte de l'homme.

Les philosophies naquirent à travers ce chaos, ou, pour parler plus exactement, les philosophes ; car, excepté Platon et quelques autres en petit nombre, les philosophes eurent peu de disciples. La grâce, comme tout ce qui est parfait, ne peut venir que de Dieu. Sa lumière n'a pu être accordée à Platon qu'en retour de quelques vertus. Il est arrivé à comprendre la nécessité d'un Dieu unique et créateur, et, de conséquence en conséquence, à déduire, de l'état d'imperfection et de misère où était l'homme créé de Dieu, les suites d'une grande chute et le besoin d'une réparation surhumaine.

Mais, outre cette exception qui avait ses obscurités, les autres philosophies ont toutes abouti à des résultats nuls d'abord, et ensuite dangereux. On a voulu tout expliquer sans mystères, et, en s'éloignant des mystères divins, on est fatalement arrivé à d'autres.

M. Adolphe Dechamps, dans une publication qui a fait quelque bien¹, a publié sous ce titre : *Comment finissent les époques philosophiques*, un tableau curieux de ce qui suit toujours les philosophies séparées de la révélation ; ce qui contribue à démontrer que la philosophie n'est pas du tout la sœur de la théologie, mais sa servante, et l'Agar rebelle de Sara.

M. Dechamps expose comment la philosophie orientale s'est éteinte dans la théurgie, et comment le même sort a tué l'école alexandrine. Ces philosophes, qui se disaient disciples de Platon et qui voulaient supplanter l'Évangile, sont tombés dans la mystique diabolique. Plotin se vantait d'avoir, comme Socrate, un démon familier ; Jamblique évoquait les esprits ; Julien l'Apostat sacrifiait aux démons. Comme les sages de l'Orient, ils se sont arrêtés à l'univers-Dieu ou au panthéisme, et ils consultaient l'avenir, on le voit dans Tertullien, au moyen de tables tournantes.

¹ *La Revue de Bruxelles*, livraison de juillet 1837.

Ces mêmes phénomènes se sont reproduits au siècle de la réforme, dans l'illuminisme ; et de nos jours la philosophie, que M. Cousin proclamait victorieuse, nous a amené le somnambulisme, le saint-simonisme et les esprits frappeurs.

Ténèbres pour les philosophes, lumière pour ceux des chrétiens qui avant tout écoutent l'Église et gardent la foi.

Comme il était difficile de classer méthodiquement ces légendes et de les lier par des considérations qui eussent pu ennuyer le lecteur, nous nous sommes privé de transitions, et dans les réflexions qui naissaient de ces singuliers récits, nous avons été sobre. On verra donc quelquefois le diable impuissant et bafoué à la suite du diable triomphant, et la légende sérieuse précéder ou suivre la légende qui tient du conte. Car tout n'est pas vrai dans cette galerie, et pourtant il y a bien plus de vrai que ne le croiront la plupart des lecteurs.

II. — SIMON LE MAGICIEN.

*Pecunia tua tecum pereat, qui donum
Dei existimaris pecuniis acquiri.*

Act., cap. VIII, v, 20.

Il y avait à Samarie un homme appelé Simon, qui exerçait la magie, et qui avait séduit le peuple, tellement qu'ils l'écoutaient tous, et l'appelaient la grande Vertu de Dieu... Ils l'écoutaient, parce qu'il leur avait renversé l'esprit par ses enchantements¹. »

Le diacre Philippe étant venu prêcher l'Évangile à Samarie, Simon, étonné des miracles qu'il faisait, demanda aussi et reçut le baptême. Dès lors, il ne quittait plus Philippe.

Or, les saints apôtres Pierre et Jean, étant venus à Samarie, prièrent sur ceux que Philippe venait de baptiser, afin qu'ils reçussent le Saint-Esprit. Simon, voyant que les fidèles sur qui le Saint-Esprit répandait ses dons par l'imposition des mains des apôtres parlaient plusieurs langues sans les avoir apprises, et opéraient des prodiges, offrit de l'argent à saint Pierre, en lui disant : « Donnez-moi aussi ce pouvoir, afin que ceux sur qui j'imposerai les mains reçoivent le Saint-Esprit. » Mais Pierre lui répondit : « Que votre argent périsse avec vous, qui croyez par de l'argent acquérir le don de Dieu¹. »

Il l'engagea ensuite à faire pénitence. Mais Simon repoussé se jeta au contraire plus encore qu'auparavant dans la Magie, et s'il ne se posa pas tout d'abord en guerre ouverte contre les apôtres, c'est qu'il redoutait leur puissance. Après leur départ, il releva la tête ; il répandit ses doctrines à Samarie et dans les autres villes, appuyant ses paroles de prestiges qui lui firent des prosélytes. Il en arriva à se donner pour la Trinité divine, qui avait paru chez les Juifs comme le Fils, chez les nations diverses comme le Saint-Esprit, chez les Samaritains comme le Père.

¹ *Actes des Apôtres*, ch. VIII. C'est de ce Simon qu'est venu le mot *simoniaque*, appliqué à ceux qui trafiquent des choses spirituelles.

Il était accompagné d'une esclave qu'il avait achetée à Tyr ; elle s'appelait Sélène ou Hélène. Il disait qu'elle était cette célèbre Hélène de la guerre de Troie ; que lui-même l'avait conçue de sa propre essence spirituelle ; qu'elle était la mère de toutes choses ; qu'il avait fait avec elle les anges et les archanges ; que les anges ensuite avaient créé le monde visible ; et que, voulant faire croire qu'ils s'étaient produits eux-mêmes, car ils ne le connaissaient pas, lui Simon, qui était leur père, ils s'étaient emparés de leur mère, et pour l'empêcher de remonter aux cieus, l'avaient enfermée dans un corps ; qu'elle avait, depuis, passé successivement, comme d'un vaisseau à un autre, dans le corps de diverses femmes ; qu'il l'avait retrouvée enfin, l'avait rachetée, et qu'il venait avec elle sauver les hommes.

Il ajoutait qu'il ne fallait pas croire aux prophéties, qui n'avaient été inspirées que par les anges.

Les hommes, étant libres, disait-il ensuite, peuvent faire tout ce qu'ils veulent ; car ils sont sauvés par ma grâce et non par leurs œuvres, qui sont indifférentes. Ce qu'on appelle le bien n'est qu'une idée insinuée par les anges pour asservir ce monde ; aussi je le détruirai, ce monde, et je délivrerai les miens. L'idolâtrie même n'est qu'une forme, et vous pouvez m'adorer sous le nom de Jupiter, ou sous tout autre, comme vous avez droit d'adorer Sélène sous le nom de Minerve. Les noms ne sont que du vent.

Après avoir répandu ses doctrines dans l'Orient, où elles favorisaient les débauches, où ses prêtres vendaient des philtres, expliquaient les songes, faisaient des enchantements et devinaient tous les secrets, il vint à Césarée, où il voulait, maintenant qu'il se voyait soutenu, disputer avec saint Pierre. On trouve les détails de cette dispute dans l'histoire apostolique d'Abdias, dans les Réconnitions attribuées à saint Clément¹ et dans d'autres écrits des premiers temps.

Le chef des apôtres, qui ne déclinait pas la conférence, entra dans la salle où Simon le Magicien avait appelé ses partisans, et

¹ (NDE) Voir notre édition de *Histoire de Saint Clément de Rome*, par l'abbé Maistre, 2 vol., où tous les discours de Saint Pierre contre Simon le Magicien sont consignés par Saint Clément, qui deviendra le 4^{ème} pape.

ses premières paroles furent : — La paix soit à vous tous, qui êtes prêts à étendre votre main vers la vérité.

— Nous n'avons pas besoin de ta paix, répondit Simon. Où sont la paix et la concorde, on ne fait aucun effort pour connaître la vérité. C'est pourquoi je ne t'invite pas à la paix, mais à une controverse ; et il ne peut y avoir paix entre nous que quand l'un de nous deux aura terrassé l'autre.

— Pourquoi crains-tu d'entendre le nom de la paix ? répliqua saint Pierre. Ne sais-tu pas que la paix accomplit la loi ? La guerre et les débats procèdent du péché. Où le péché n'est pas, la paix règne dans les entretiens, et la vérité brille dans les œuvres.

— Tes paroles n'ont aucun poids, dit Simon, et je dois te démontrer ma puissance, afin que tu tombes à terre, que tu reconnasses ma divinité et que tu m'adresses tes prières. Je suis la première domination ; je suis toujours, n'ayant pas eu de commencement et ne pouvant jamais avoir de fin. Je suis entré dans le sein de Rachel (c'était sa mère) ; j'en suis sorti voulant naître et paraître un homme, afin d'être vu par les hommes. Je me suis fait un corps. J'ai volé dans les airs et dans la flamme. J'ai changé des pierres en pain ; je me suis précipité du haut d'une montagne, et, porté par les anges, je suis descendu sur la terre. Je puis disparaître aux yeux de ceux qui me voient, et paraître soudainement en tous lieux ; je traverse les montagnes et les rochers, qui s'amollissent et s'ouvrent devant moi. Enchaîné, je brise mes fers et je charge de liens ceux qui croyaient me tenir captif. Enfermé dans une prison, je commande aux portes, et elles s'ouvrent d'elles-mêmes. J'anime des statues, de sorte que ceux qui les voient les prennent pour des humains vivants. J'ai ressuscité des morts. Je fais sortir de terre des arbres inconnus, et je produis des plantes nouvelles. Je me jette dans le feu sans qu'il me nuise. Je change à volonté les traits de mon visage, de façon qu'on ne peut me reconnaître. Je puis me montrer aux hommes comme ayant deux visages, et prendre les formes d'un mouton, d'un bouc, d'un enfant, d'un vieillard à longue barbe. Je découvre les trésors, je fais des rois, et je m'en fais adorer. Faut-il en dire davantage ? Tout ce que je veux se fait. Un jour, ma mère Rachel

m'envoya moissonner un champ. J'y allai, et voyant une faucille à terre, je lui ordonnai de moissonner ; elle obéit aussitôt, et fit le travail de dix moissonneurs.

— Tu ne démontres ici autre chose, répondit alors Pierre, sinon que tu es un enchanteur, tandis que notre divin Maître a montré surtout sa bonté. Mais si tu ne veux pas avouer que tu n'es qu'un enchanteur, allons à ta maison, avec cette foule qui nous entoure, et là ce que tu es se révélera au grand jour.

A cette proposition, Simon, pour toute réponse, se jeta sur saint Pierre en l'injuriant et le menaçant. Puis, à la faveur du tumulte qui s'éleva aussitôt, il s'échappa et disparut. Le peuple, irrité, courut à sa poursuite et le chassa de la ville, pendant que Pierre disait aux fidèles restés auprès de lui :

— Vous devez, mes frères, supporter les méchants avec patience, sachant bien que le Seigneur, qui pourrait les anéantir, souffre lui-même qu'ils restent jusqu'au jour qu'il a marqué. Vous donc qui vous convertissez au Seigneur par la pénitence, fléchissez le genou devant lui. Et alors il offrit le sacrifice.

En quittant Césarée, Simon n'avait été suivi que d'un seul de ses prosélytes, à qui il annonçait qu'il se rendait à Rome, voulant devancer là le chef des apôtres. Il savait que Pierre se disposait à y retourner bientôt. Ce seul disciple de l'enchanteur le quitta au bout de quelques instants, et vint le lendemain confesser à saint Pierre ses égarements et se soumettre à la pénitence.

L'apôtre Pierre rentra en effet à Rome, où, réuni à saint Paul, ils répandaient la foi du Seigneur Jésus dans tous les cœurs ; et l'Évangile faisait, dans la capitale du monde, de grands progrès. Mais Simon, par ses prestiges, avait si bien gagné le cœur de Néron, qu'il n'eut pas de peine à l'irriter contre les chrétiens. Cependant, la sage doctrine des apôtres et leurs miracles gagnaient tous les jours des fidèles à l'Église ; et Néron hésitait à poursuivre des hommes que les gens de bien vénéraient. Simon redoubla d'efforts. Devant Néron, il changeait subitement d'aspects, ayant tour à tour la figure d'un adolescent et la figure d'un vieillard. A travers ces enchantements, il dit à Néron :

— Pour vous convaincre, grand empereur, de mon pouvoir comme Dieu et comme Fils de Dieu, faites-moi couper la tête ; je ressusciterai le troisième jour. Néron donna aussitôt cet ordre. Mais soit que le charlatan eût substitué, comme les uns le disent, un bélier à sa place, ou qu'il eût mis une tête de bélier sur la sienne, comme d'autres le racontent, soit par toute autre fascination, il ne laissa à la place où le bourreau le décapitait qu'une mare de sang et disparut.

Après s'être caché trois jours, il revint trouver Néron, et lui dit : Faites nettoyer mon sang qui a été répandu, et voyez que je suis ressuscité le troisième jour, comme je vous l'ai annoncé.

Des légendaires racontent qu'un démon prenait souvent la figure de Simon et pérorait en sa faveur devant le peuple romain. Ses adeptes le vénéraient tellement qu'ils lui élevèrent une statue.

Pierre et Paul crurent alors devoir éclairer l'empereur sur les sortilèges de Simon : — De même qu'il y a, dit Pierre, deux natures en Jésus-Christ, celle de Dieu et celle de l'homme, il y a aussi en Simon deux natures, celle de l'homme et celle du démon.

Simon, qui était présent, s'écria, au rapport du saint pape Léon : — Je ne souffrirai pas plus longtemps les outrages de cet homme, et je vais commander à mes anges de me venger.

— Je ne puis craindre tes anges, répliqua saint Pierre, car eux-mêmes ont peur de moi.

Il y eut dans ces luttes beaucoup de vains enchantements qui ne firent pas triompher Simon. Mais nous devons ne pas omettre une singulière anecdote rapportée par Cedrenus, par Nicéphore et par d'autres, avec quelques variantes :

Simon, dans son séjour à Rome, avait attaché à sa porte, au moyen d'une grande chaîne, un chien énorme chargé d'écarter ceux qui venaient à lui et qu'il ne voulait pas recevoir. On dit que cet animal, aussi redoutable par sa force que par sa férocité, avait étranglé plusieurs personnes, à qui Simon refusait l'entrée. Saint Pierre, allant trouver Simon chez lui, marcha droit au chien, le détacha, et lui ordonna d'aller dire à son maître, en parlant d'une voix humaine, que Pierre, le serviteur de Jésus-Christ, désirait s'entretenir avec lui.

Car le saint apôtre ne croyait pas devoir encore abandonner cette âme si profondément gangrenée. Le chien fit ce que l'apôtre lui avait ordonné ; et comme ceux qui entouraient Simon témoignaient à ce prodige autant d'admiration que de stupeur, il leur dit : Croyez-vous que je n'aie pas la même puissance ? puis s'adressant au chien, il lui commanda d'aller annoncer à Pierre qu'il pouvait entrer.

Ce chien ne pouvait être qu'un démon ; et dans une autre occasion, où Simon lançait contre le saint apôtre ceux qu'il appelait ses anges et qui n'étaient que des démons, Pierre ne vit venir à lui qu'une meute de chiens.

Une autre occasion vint démontrer l'impuissance de Simon pour le bien. Un jeune parent de l'empereur mourut, au grand deuil de sa famille. Comme Simon se vantait de ressusciter les morts, on le fit venir ; et Néron, paraissant curieux de s'éclairer, commanda qu'on appelât aussi l'apôtre Pierre.

Les partisans de Simon déclarèrent que s'il ressuscitait le mort, saint Pierre serait condamné à perdre la tête ; mais que s'il échouait et que l'apôtre de Jésus-Christ fit le miracle, Simon, à son tour, subirait le traitement qu'il avait lui-même dicté pour son adversaire.

Simon, dissimulant son inquiétude, s'approcha du mort, marmotta des enchantements, chanta sourdement des paroles obscures. Bientôt ceux qui entouraient le magicien s'écrièrent que le mort remuait la tête, qu'il vivait, qu'il parlait à Simon. On bafoua saint Pierre qui avait douté de la puissance de Simon.

Mais comme le mort ne faisait aucun mouvement, le calme se rétablit, et l'apôtre dit doucement : — Si le mort a repris la vie, il peut parler ; s'il est ranimé, il peut se lever. Il vous semble que la tête s'agite : faites éloigner l'enchanteur, et vous reconnaîtrez que c'est un prestige.

Ce conseil suivi, on examina le mort, en qui la vie était totalement éteinte. Alors Pierre, après avoir prié un instant, sans s'approcher du lit, dit à haute voix :

— Jeune homme, au nom de Jésus-Christ, levez-vous, je vous le commande.

Le mort aussitôt se leva, parla et marcha ; et l'apôtre le rendit à sa mère.

Ce miracle consterna les partisans de Simon. Mais l'enchanteur, craignant pour lui les suites de sa défaite, et croyant que les démons l'aideraient mieux dans un prodige qui ne dérangeait pas, comme la résurrection d'un mort, les jugements de Dieu, annonça sur-le-champ qu'il allait quitter Rome, où il ne trouvait qu'ingratitude, et que sa toute-puissance allait être reconnue, car il ne partirait que pour s'envoler dans les cieux, à la vue de tout le monde. Il indiqua un jour très-prochain. Ce jour venu, tout le peuple de Rome se réunit autour du Capitole et dans les places. Simon s'était fait des ailes, à l'aide desquelles il s'éleva un peu du haut d'une tour. Saint Pierre et saint Paul priaient ensemble :

— Seigneur Jésus, disaient-ils, montrez votre pouvoir ; ne permettez pas que ce peuple, qui doit croire en vous, soit trompé par de pareils maléfices. Qu'il tombe, Seigneur, mais qu'il ne perde pas la vie, et qu'il ait le temps de reconnaître qu'il ne peut rien contre vous.

Ensuite saint Pierre dit tout haut ces paroles :

— Démons qui le soutenez, je vous commande, au nom de Jésus-Christ, de le laisser. Aussitôt, abandonné des puissances de ténèbres qui le portaient, Simon tomba et se brisa les jambes.

Abdias dit qu'il mourut peu d'heures après. Mais dans les *Philosophumena*, publiés récemment par M. Miller, il profite de la force qui lui reste encore pour se faire enterrer avant de mourir, en annonçant qu'il ressuscitera comme Jésus-Christ. Ce qui n'eut pas lieu.

Ce qui peut paraître surprenant, c'est que Néron le regretta ; et les Romains placèrent sa statue dans l'île du Tibre avec cette inscription : *Simoni Deo sancto*, car malgré ses échecs, il avait beaucoup de partisans, à cause de sa morale commode¹ ; et tel fut le premier des hérésiarques.

¹ On a contesté la statue élevée à Simon. Mats Apollonius de Tyane, qui était comme lui un imposteur se faisant dieu, a bien eu des statues et des temples. On a contesté aussi le vol de Simon dans les airs ; mais il est rapporté comme

réellement et physiquement vrai par Justin et par plusieurs Pères de l'Église. Dion Chrysostome, auteur païen, raconte que Néron eut assez longtemps à sa cour un magicien, qui lui avait promis de voler dans les airs. Suétone dit, dans la vie de Néron, qu'un homme entreprit de voler devant la foule, qu'il s'enleva, et puis tomba, et que le balcon où était l'empereur fut teint de son sang. Tous les critiques sérieux admettent ce fait incontestable.

III. — APOLLONIUS DE TYANE.

Il s'élèvera un grand nombre de faux prophètes qui séduiront beaucoup de personnes. SAINT MATTHIEU, ch. XXIV, v 2.

Simon eut pour successeur à Rome un philosophe plus modeste. Il se nommait Apollonius. Né à Tyane, dans la Cappadoce, il est inconnu dans ses jeunes années ; devenu homme, il adopte la philosophie de Pythagore, ne se nourrit que de légumes, parcourt le monde pour s'instruire auprès des sages, et vient à Rome sous Néron. Pythagoricien avant tout, il marche gravement, parle peu et ne parle que par sentences. Il honore les oracles de son suffrage ; et les oracles font son éloge. Il s'élève contre les abus, prêche la réforme des moeurs, condamne la mollesse. Des disciples lui arrivent. Mais on lui fait comprendre qu'il ne sera puissant que s'il fait aussi des miracles. On lui en prépare un des plus grands ; et, comme il se promenait dans Rome, il rencontre le convoi d'une jeune fille que l'on disait morte. Il s'approche de la litière sur laquelle on la portait, dit tout bas quelques mots ; la jeune fille aussitôt s'éveille, parle à la foule et retourne chez son père. Huet et d'autres savants sérieux ont facilement démoli le frêle édifice de cette farce. Mais Simon ayant eu des échecs, on voulait opposer quelques autres merveilles aux prodiges qui accompagnaient les apôtres.

Un jour, qu'il y eut une éclipse de soleil accompagnée de tonnerre, Apollonius dit à ceux qui l'entouraient : « Quelque chose de grand arrivera et n'arrivera pas. »

C'était là une de ces prophéties d'almanach qui trouvent toujours leur explication. Quelques jours après, le tonnerre tomba sur la table de Néron et renversa sa coupe. Aussitôt les disciples d'Apollonius s'écrièrent : C'est ce qu'avait prédit le prophète.

Malgré le ridicule de ce commentaire, Néron fit cas du philosophe ; et, plus tard, Vespasien le consultait avec révérence. Mais Domitien, parvenu à l'empire, le condamna à la mort pour ses intrigues en faveur de Nerva, son concurrent. Le philosophe

disparut, enlevé, disaient ses sectateurs, par un démon qui le transporta à Pouzzoles, où il s'embarqua. On dit qu'il mourut l'année suivante, 97 de l'ère chrétienne.

Voilà toute l'histoire de cet homme, à qui ses partisans élevèrent des statues et rendirent les honneurs divins. Mais cette apothéose ne dura qu'un temps très-court ; et plus d'un siècle après, lorsqu'il était partout complètement oublié, on vit arriver à Rome, sous Septime Sévère, un sophiste grec nommé Philostrate. Ennemi des chrétiens, il alla faire sa cour à l'impératrice Julie, qui les détestait et qui était la femme de Sévère, l'ardent persécuteur.

Julie était ce qu'on appellerait aujourd'hui un bas-bleu ; de nos jours elle eut fait gémir les presses. Ayant acquis un récit des voyages d'Apollonius, écrit par un certain Damis de Ninive, qui l'avait accompagné dans sa vie vagabonde, et rassemblé plusieurs contes populaires sur ce prophète, elle trouva dans Philostrate, qui parlait avec élégance, l'homme qu'elle recherchait pour construire de ces matériaux une histoire qu'elle voulait opposer à celle de Jésus-Christ. Philostrate s'en chargea et produisit un récit dont voici le résumé.

Remarquons d'abord quel degré de confiance mérite Damis, qui assure avoir vu, en traversant le Caucase, les chaînes de Prométhée encore fixées au rocher. Mais Philostrate était homme à tout admettre.

Suivant lui, la mère d'Apollonius fut avertie de sa grossesse par un démon. Les païens donnaient ce nom à tout esprit, bon ou mauvais. Un prince des esprits fut son père. Les cygnes chantèrent autour de son berceau, et sa vie fut une suite de miracles. Il ressuscitait les morts, délivrait les possédés, rendait des oracles, conversait avec des fantômes, voyageait dans les airs, porté par des esprits, et se montrait à la même heure en plusieurs endroits du monde. Il comprenait la langue des oiseaux.

L'historien de cet homme excentrique raconte qu'étant venu au tombeau d'Achille il évoqua ses mânes ; qu'il se fit aussitôt un grand tremblement de terre autour du tombeau et qu'il en sortit un jeune homme haut de sept pieds et demi, et d'une beauté singulière. Le spectre, ajoute-t-il, s'éleva à la taille de dix-huit

pieds, et parla si grossièrement, qu'Apollonius reconnut qu'il était possédé d'un démon. Il chassa le démon ; après quoi il eut avec Achille une conversation réglée.

Lorsque, recherché par Dioclétien, il s'enfuit de Rome, il alla à Éphèse, où régnait la peste. Les habitants, chez qui sa réputation l'avait précédé, n'apprirent son arrivée que pour aller le prier de les délivrer du fléau. Apollonius leur commanda de sacrifier aux dieux. Quand le sacrifice fut fait, il s'écria qu'il voyait le diable ou le démon de la peste ; il le désigna dans la personne d'un gueux tout déguenillé, en ordonnant à la foule de l'assommer à coups de pierres : ce qui fut fait lestement. Lorsqu'on ôta les pierres, on ne trouva plus à la place du pauvre homme lapidé que la carcasse d'un chien noir, qu'on jeta à la voirie ; et la peste cessa.

C'est alors sans doute qu'un autre enchanteur, nommé Tespesion, admirateur d'Apollonius, ordonna à un orme de saluer l'homme divin, ce que l'arbre fit, mais d'une voix grêle qui indiquait que l'orme vieillissait.

On raconte aussi que deux ans plus tard, au moment où Domitien périt assassiné, Apollonius, au milieu d'une foule devant laquelle il périrait, s'arrêta tout à coup et s'écria : Frappe et tue le tyran ! Au bout d'un silence assez court il reprit : Le tyran est tué.

C'était, dit-on, l'heure où l'affranchi Stéphane tuait Domitien.

Si ce fait n'est pas un conte, il prouverait les relations évidentes de l'homme divin avec les démons.

On lui attribue des talismans et d'autres préservatifs magiques, dont les hommes qui marchent avec Dieu n'ont pas besoin ; mais, nous le répétons, son histoire n'est qu'un roman calculé. Tous les prodiges qu'on y trouve sont combinés de manière à pouvoir se comparer aux faits divins de la plus auguste histoire, avec cette différence que ceux d'Apollonius ne méritaient pas même le succès éphémère qu'ils ont eu.

La foudre tombe du ciel à la naissance d'Apollonius, c'est une opposition à l'étoile qui s'arrêta sur Bethléhem ; les lettres de félicitation que plusieurs rois écrivirent à la mère d'Apollonius répondent à l'adoration des Mages ; les discours qu'il prononce

fort jeune dans le temple d'Esculape sont une copie impudente de la séance de l'enfant Jésus au milieu des docteurs ; le spectre qui lui apparaît lorsqu'il traverse le Caucase est un calque maladroit de la tentation dans le désert. Ces parallèles montrent que Philostrate était au moins malhabile. « Le cas qu'on doit faire de ces contes n'est pas de les rapporter à la magie, dit Naudé, mais de les nier totalement. »

Hiéroclès voulut, sous Dioclétien, raviver ce parallèle ; il fut réfuté à plat par Eusèbe, qui ne voit dans Apollonius qu'un magicien. Lactance compare le récit de Philostrate à *l'Ane d'or* d'Apulée, et la comparaison est juste. Photius, en louant le style du sophiste, regarde son livre comme un tissu d'extravagances méprisables. Tous les critiques modernes ont jugé pareillement.

Ammien Marcellin met Apollonios au rang des hommes qui ont été assistés d'un démon familier « comme Socrate et Numa ».

On sait peu de choses de la fin d'Apollonius. Quelques-uns assurent que, presque centenaire, il fut emporté par le diable, quoique Hiéroclès avance qu'il a été enlevé au ciel. Le fait est qu'il disparut sans bruit.

Vopiscus rapporte que, quatre-vingts ans environ après sa mort, son spectre apparut à Aurélien qui assiégeait Tyane et l'empêcha de détruire sa ville.

Mais il y a eu des écrivains qui ont prétendu qu'il n'était pas mort et qu'il a été vu au douzième siècle, ayant prolongé sa vie jusque-là par le secret des alchimistes ou la pierre philosophale ; il avait changé de nom et s'appelait alors Artepheus.

IV. — QUELQUES PERSONNAGES DE L'ÈRE ANCIENNE.

Les poètes et les doctes sont souvent
des charmeurs. PIERRE MASSON.

Nous amènerons ailleurs les faux messies. Cette collection a moins besoin d'être méthodique que de se montrer un peu variée. Nous parlerons donc quelque peu des anciens, mais seulement des pays classiques. Ceux des personnages qui ont eu des relations avec le diable, dans les régions que les Romains appelaient barbares, ont été passés en revue dans les légendes de l'Ancien Testament. Nous ne citons donc ici que des Grecs et des Romains, renvoyant aux légendes des esprits et des démons les esprits, génies ou démons familiers de quelques hommes marquants.

Les anciens croyaient comme nous au diable, et il n'y a jamais eu personne qui l'ait mis en doute, sinon quelques niais toqués, comme on dit à Paris, et quelques esprits forts qui se croient profonds parce qu'ils sont creux et vides.

Pline raconte qu'Appien évoqua le diable pour savoir de lui quelle était la patrie d'Homère. Bodin rapporte, dans sa *Démonomanie*, qu'Hermolao Barbaro fit, la même évocation au quinzième siècle, pour apprendre du diable ce qu'Aristote entendait par son entéléchie¹.

Le même Pline accuse Démocrite de magie. Selon lui, ce philosophe et Pythagore avec lui, Empédocle aussi et même Hippocrate, se sont occupés, à coté de la médecine, des hautes sciences magiques ; et, pour qu'on ne croie pas qu'il ne s'agit là que de la mystique naturelle, il dit que Démocrite et les autres connaissaient des herbes si puissantes qu'ils évoquaient les démons par leur moyen.

¹ L'entéléchie est un terme dont les philosophes se servent pour exprimer toutes les perfections naturelles de Plane.

On a même mis Zoroastre, Pythagore et Aristote parmi ceux qui ont communiqué avec les démons et on leur a attribué, comme à Salomon, des livres de magie.

Nous nous arrêterons aux deux ou trois plus célèbres des anciens, en déclarant que les véritables alliances de l'homme avec le diable viendront plus sûrement chez les modernes et qu'on ne doit voir que des contes dans ce qui concerne Virgile, Aristote, Hippocrate, etc.

Ceux qui réfléchissent un peu s'étonnent devant cette légende des faits merveilleux de Virgile. Mais c'est une œuvre du moyen âge. Nous dirions que sa description des enfers a inspiré cette légende, comme les Métamorphoses d'Ovide et les chants d'Orphée ont fait croire que ces deux poètes étaient sorciers ; mais on verra qu'il y aurait erreur.

VIRGILE.

Gervais de Tilbury, Vincent de Beauvais, le poète Adenès, Alexandre Neeckam, Gratian du Pont, Gauthier de Metz et cent autres racontent de Virgile de prodigieuses aventures, qui semblent une page arrachée aux récits surprenants des *Mille et une nuits*.

Nous croyons avoir trouvé l'origine de cette légende surnaturelle. De même qu'on a confondu le docteur Faust, qui nous occupera plus tard, avec l'inventeur de l'imprimerie, de même on a pu confondre un contemporain de Pépin le Bref, Virgile, évêque de Salzburg, avec le poète de la cour d'Auguste. Ce qui nous paraît de nature à consolider notre assertion, c'est que les légendes font du beau, de l'élégant Virgile un petit homme bossu ; or, l'évêque Virgile était contrefait. Il avait beaucoup d'esprit ; né en Irlande selon les uns, dans les Ardennes selon les autres, il parvint par son seul mérite à la haute dignité de l'épiscopat. Ce fut lui qui soutint qu'il y avait des antipodes, et qui pour cela ne fut pas du tout blâmé à Rome ; mais comme il s'occupait d'astronomie et de sciences physiques, il laissa un renom de sorcier profondément attaché à sa mémoire.

Le savant évêque portait le même nom que le grand poète ; on a pu faire des deux un seul homme ; le temps s'est chargé du reste.

Une raison encore de cette confusion, c'est qu'une des légendes qui se sont attachées à ce grand nom est intitulée *les Faits merveilleux de Virgile, fils d'un chevalier des Ardennes* ; cette légende est celle qui présente le plus de choses extraordinaires.

Nous allons rassembler ici un précis de ces merveilles, qui étaient de l'histoire pour nos pères il y a cinq cents ans. Elles avaient encore tant de croyants au dix-septième siècle que Gabriel Naudé, dans son Apologie pour les grands personnages accusés de magie, se crut obligé de les réfuter sérieusement. Ces traditions sont toujours vivaces à Naples, où le peuple en raconte des lambeaux avec bonne foi.

Suivant l'histoire, Virgile, le grand poète, naquit à Andes, petit village près de Mantoue, l'an de Rome 684, soixante-dix ans avant Jésus-Christ. Suivant les autorités du onzième et du douzième siècle, on ne peut pas fixer exactement le lieu de sa naissance. Mais presque tous les légendaires s'accordent à dire qu'il était fils d'un vaillant chevalier, aussi habile magicien que redoutable homme de guerre.

La naissance de Virgile fut annoncée par un tremblement de terre qui ébranla tout ; et quelques-uns l'expliquent en disant que le chevalier dont il était fils n'était autre chose qu'un démon incube ; tels furent le père de l'enchanteur Merlin et le père de Robert le Diable.

Comme le petit enfant se montra, dès ses plus tendres années, subtil et ingénieux, ses parents l'envoyèrent à l'école, où il apprit toutes les sciences alors connues. Quand il fut devenu grand, un jour qu'il se promenait seul à l'écart, songeant à sa mère devenue veuve (car le chevalier de qui il tenait le jour avait disparu, sans qu'on sût où il était allé), il entra dans une grotte profonde, creusée au pied d'un rocher. Malgré l'obscurité complète, il s'avança jusqu'au fond. Il entendit une voix qui l'appelait ; il regarda autour de lui, et, dans les ténèbres qui l'entouraient, il ne vit rien. Mais la voix, se faisant entendre de nouveau, lui dit

— Ne vois-tu pas devant toi cette pierre qui bouche une étroite ouverture ?

Virgile la heurta du pied et répondit :

— Je crois la voir en effet.

— Ôte-la, reprit la voix, et laisse-moi sortir.

— Mais qui es-tu, toi qui me parles ainsi ?

— Je suis le diable, qu'une main puissante a enfermé ici jusqu'au jugement dernier, à moins qu'un homme vierge ne me délivre. Si tu me tires d'ici, comme tu le peux, je t'apprendrai la magie ; tu seras maître de toutes les richesses de la terre et nul être ne sera aussi puissant que toi.

— Apprends-moi d'abord la magie et le secret de tous les livres occultes, dit l'écolier ; après cela j'ôterai la pierre.

Le diable s'exécuta de bonne grâce. En moins d'une heure Virgile devint le plus savant homme du monde et le plus habile magicien. Quand il sut tout ce qu'il voulait, il poussa la pierre avec son pied, et par l'ouverture, qui n'était pas plus large que les deux mains, il sortit dans une fumée blanche un très-gros personnage qui à l'instant se mit debout, en disant :

— Ouf ! c'est bon d'être libre.

Le jeune adepte ne comprit pas d'abord qu'un corps si énorme eût pu passer par une ouverture si étroite.

— n'est pas possible, dit-il, que tu aies passé par ce trou.

— Cela est vrai cependant, dit le diable.

— Tu n'y repasserais pas assurément !

— J'y repasserais le plus aisément du monde.

— Je gage que non !

Le diable, piqué, voulut le convaincre. Il rentra dans la petite ouverture : Aussitôt Virgile remit la pierre ; et le prisonnier eut beau prier, l'écolier s'en alla, le laissant dans son obscur cachot.

En sortant de la caverne, Virgile se trouvait un tout autre homme. Il apprit par son art magique qu'un des courtisans de l'empereur avait dépouillé sa mère de son château, que l'empereur refusait de le lui rendre et qu'elle gémissait dans la misère. Il lui envoya aussitôt quatre mulets chargés d'or, et, n'ayant plus besoin d'étudier, il se mit en route pour Rome. Beaucoup d'écoliers ses

amis voulurent le suivre. Il embrassa sa mère, qu'il n'avait pas vue depuis douze ans. Il combla de richesses tous ceux de ses parents qui avaient aidé la veuve dépouillée ; c'étaient, selon l'usage, les plus pauvres.

Lorsque vint l'époque où l'empereur distribuait des terres aux citoyens, Virgile se présenta devant lui ; l'ayant salué, il lui redemanda le domaine dont sa mère avait été injustement dépossédée. L'empereur, après avoir entendu ses conseillers, dont l'un possédait le château de la veuve, répondit qu'il ne pouvait faire droit à la requête. Virgile se retira en jurant qu'il se vengerait. Le temps des moissons approchait ; par son pouvoir magique il fit enlever et transporter chez lui et chez ses amis tout ce qui pouvait se recueillir sur les terres qu'on lui avait confisquées.

Ce prodige causa une vive rumeur. On savait la puissance de Virgile ; on le voyait logé en prince dans un vaste et magnifique château et entouré de tant de serviteurs qu'on eût pu en faire une armée.

— C'est le magicien qui a fait cela, dirent les courtisans.

— Il faut l'aller combattre, dit l'empereur.

Et suivi de bonnes troupes, il marcha droit au château de Virgile, se proposant de le détruire et de jeter son maître dans une dure prison.

Dès que Virgile aperçut les bataillons qui venaient l'assiéger, il appela son art à son secours. D'abord il environna son château d'un brouillard si épais et si fétide que l'empereur et les siens ne purent avancer plus loin. Ensuite, au moyen de certains miroirs merveilleux, il fascina tellement les yeux des soldats qu'ils se croyaient tous environnés d'eau agitée et prêts à être engloutis.

L'empereur avait auprès de lui un nécromancien très-habile et qui passait pour le plus savant homme dans la science des enchantements. On le fit venir. Il prétendit qu'il allait détruire les prestiges de Virgile et l'endormir lui-même ; mais Virgile, qui se cachait à quelques pas dans le brouillard, entendit ces paroles et à l'instant, par un nouveau charme qui fut très-prompt, il frappa tout le monde d'une immobilité si parfaite que l'empereur et son magicien lui-même semblaient changés en statues.

— Comment nous tireras-tu de là ? grommela le prince, sans conserver même la puissance de froncer le sourcil.

— Il n'y a que Virgile qui le puisse, répondit tristement le nécromancien.

On proposa donc la paix. Aussitôt le philosophe parut devant l'empereur. Il exigea qu'on lui rendît l'héritage de son père, que l'étendue en fût doublée aux dépens des conseillers du prince, et qu'il fût admis désormais au conseil. Le César consentit à tout. Aussitôt les enchantements s'évanouirent ; Virgile reçut l'empereur dans son château et le traita avec une magnificence inouïe.

L'empereur, devenu l'ami de Virgile, lui demanda, puisqu'il était si savant et qu'il maîtrisait la nature, de lui faire un charme au moyen duquel il pût savoir toujours si l'une des nations soumises à Rome songeait à se révolter.

— Par là, dit-il, je préviendrai toutes les guerres et je régnerai tranquille.

Le philosophe fit une grande statue de pierre, qu'il appela Rome, et qu'il plaça au Capitole. ; puis il prit la principale idole de chacune des nations vaincues, dans le temple où les Romains recevaient tous les dieux ; il les rassembla toutes et les rangea autour de la grande statue, leur mettant à chacune une trompette à la main. Dès lors, aussitôt qu'une des nations soumises pensait à se révolter, l'idole qui la représentait s'agitait, se tournait vers la statue de Rome, et sonnait de sa trompette d'une manière terrible. L'empereur, ainsi prévenu, envoyait des troupes qui arrivaient toujours à temps. On appela ce talisman *la salvation de Rome*.

Virgile avait conçu pour Naples une grande tendresse ; il habitait souvent cette ville riante, que même, selon quelques-uns des légendaires, il avait fondée et bâtie. Pendant un été très-chaud, de grosses mouches se répandirent dans la ville, et se jetant sur les boucheries, empoisonnèrent les viandes. Le philosophe, pour arrêter ce fléau, mit sur l'une des portes de Naples une grosse mouche d'airain qui, durant l'espace de huit ans qu'elle y demeura, empêcha qu'aucune mouche vivante entrât dans la ville.

On trouve dans les vieux récits beaucoup de talismans de cette espèce. Saint Loup n'en eut pas besoin pour préserver de l'invasion des mouches les boucheries publiques de Troyes en Champagne, où en effet les dispositions des courants d'air empêchaient (car on vient de les détruire) qu'elles pussent pénétrer, tandis qu'on les voyait par myriades aux portes. Fusil assure que, dans la grande boucherie de Tolède, il n'entrait, de son temps, qu'une seule mouche dans toute l'année. Bodin conte, dans sa *Démonomanie*, qu'il n'y a pas une seule mouche au palais de Venise ; mais s'il en est ainsi, ajoute-t-il, c'est qu'il y a quelque phylactère enfoui sous le seuil ; comme il s'est découvert, depuis quelques années, en une ville d'Égypte où l'on ne voyait point de crocodiles, qu'il y avait un crocodile de plomb enterré sous le seuil de la mosquée ; on l'ôta, et les habitants furent dès lors travaillés des crocodiles comme ceux des autres cités qui bordent le Nil.

On sait aujourd'hui que les crocodiles n'entrent pas dans les cités. Mais revenons au magicien.

Virgile était occupé à construire pour l'empereur des bains si merveilleux, que chaque baignoire guérissait la maladie dont elle portait le nom, lorsqu'un fléau plus hideux que les mouches vint désoler la ville de Rome. C'était une nuée immense de sangsues, qui, se répandant la nuit dans les maisons, tuaient en les suçant beaucoup de citoyens. On eut recours au magicien ; il fit une sangsue d'or, et la mit dans un puits profond, hors de la ville, où elle attirera tous les reptiles suceurs.

Voulant ensuite se faire admirer du peuple, Virgile alluma, sur un pilier de marbre, au milieu du Forum, une lampe qui brillait toujours, sans que la flamme eût besoin d'aucun aliment.

C'était sans doute la lumière électrique, qui a pu être connue autrefois. Elle jetait une si grande clarté, que Rome en était partout éclairée. A quelques pas, il plaça un archer d'airain tenant une flèche et un arc bandé, avec cette inscription : *Si quelqu'un me touche, je tirerai ma flèche*. Trois cents ans après, un fou ayant frappé cet archer, il tira sa flèche sur la lampe et l'éteignit.

Pendant qu'il exécutait ces grandes choses, Virgile, ayant eu occasion de voir la fille de l'empereur, qui était jeune, belle et malicieuse, en devint très-épris, quoiqu'il fût lui-même très-laid, bossu et philosophe. La princesse, voulant se divertir, fit semblant d'être sensible, et lui donna rendez-vous à la chute du jour, au pied de la tour qu'elle habitait. Il y vint. Au moyen d'une corbeille, fixée au bout d'une corde, la princesse était convenue de le monter jusqu'à sa chambre, avec l'aide de sa servante. Il se plaça dans la corbeille, et la jeune fille tira la corde ; mais lorsqu'elle vit le philosophe à moitié chemin, elle fit un nœud à sa fenêtre, et le laissa suspendu dans les airs.

Gratian du Pont attribue cette méchanceté, dans ses *Controverses du sexe féminin et du masculin*, non à la fille de l'empereur, mais à une courtisane de Rome ; il l'apostrophe dans ces vers :

Que dirons-nous du bonhomme Virgile,
 Que tu pendis, si vrai que l'Évangile,
 Au corbillon ? A cet homme d'honneur.
 Ne fis-tu pas un très-grand déshonneur ?
 Hélas ! si fis ; et c'était dedans Rome
 Que là pendu demeura le pauvre homme,
 Par ta cautèle et ta déception,
 Un jour qu'on fit grosse procession.

Le matin, en effet, tout le peuple qui se rendait, non pas à la procession, mais au marché, se moqua du poète, qui ne trouva qu'à la fin du jour une âme compatissante. Descendu à terre, il se hâta de rentrer chez lui ; et là, pour se venger avant tout du peuple qui l'avait raillé, il éteignit à la fois tous les feux qui brûlaient dans Rome.

Le peuple, effrayé, courut à l'empereur. Virgile fut mandé.

— Les feux éteints ne se rallumeront pas que je ne sois vengé, dit-il.

— Vengé de qui ?

— De votre fille.

Il conta sa mésaventure ; et il voulut que la princesse ou la courtisane allât en chemise sur un échafaud dressé au milieu de la

grande place, et que là, avec un flambeau, elle distribuât du feu à tout le peuple. Ce châtiment, qu'il fallut subir, dura trois jours.

Virgile, pour se consoler un peu, s'en fut de nouveau à Naples, où il se livra à l'étude. Ce fut alors qu'il mit sur une des portes de Naples deux statues de pierre, l'une joyeuse et belle, l'autre triste et hideuse, et qui avaient cette puissance que quiconque entraît du côté de la première réussissait dans toutes ses affaires ; mais ceux qui entraient du côté de l'autre étaient malheureux durant tout le séjour qu'ils faisaient à Naples.

Il se fit un jardin où fleurissaient les plantes et les arbres de toutes les contrées de l'univers. On y trouvait tous les animaux qui peuvent être utiles et tous les oiseaux chanteurs. On y voyait les plus beaux poissons du monde dans de magnifiques bassins.

A l'entrée de la grotte où Virgile renfermait ses trésors immenses, on admirait deux statues d'un métal inconnu, qui frappaient sur une enclume avec tant de mélodie, que les oiseaux s'arrêtaient dans les airs pour les entendre.

Il fabriqua un miroir dans lequel il lisait l'avenir, et une tête d'airain qui parlait et le lui annonçait.

Ne voulant pas de bornes à ses points de vue, il avait entouré ses jardins d'un air immobile, qui faisait l'office d'une muraille. Pour ses voyages, il construisit en airain une sorte de pont volant, sur lequel il se transportait aussi vite que la pensée partout où il le désirait. On ajoute que c'est encore par son art qu'il creusa le chemin souterrain du Pausilippe, où il mourut.

Nous n'avons pas parlé des sentiments de Virgile pour la fille du sultan d'Égypte, parce qu'ils ne sont rapportés que par l'auteur du livre intitulé *Faits merveilleux de Virgile, fils d'un chevalier des Ardennes*, et que ce chroniqueur n'écrivait qu'au quinzième siècle. Mais pourtant il n'est pas inutile de donner ici l'abrégé de son récit.

Le héros des *Faits merveilleux* n'est ni Virgile le poète, ni Virgile l'évêque de Salzburg ; ce n'est qu'un enchanteur, qu'on fait naître à Rome peu après la mort de Romulus. Le chroniqueur raconte que Romulus avait, comme on le sait, un frère nommé Rémus ; qu'il en fut jaloux et qu'il l'obligea à quitter l'Italie ; que Rémus

passa dans les Gaules et s'établit dans les Ardennes, où il fonda une ville qu'il appela de son nom *Remi* : c'est la ville de Reims.

Cette ville était si belle, et les murailles en étaient si hautes, que Romulus fut vexé des éloges qu'il en entendait faire. On augmenta sa mauvaise humeur en lui rapportant que Rémus se permettait mille railleries sur sa ville de Rome, dont les murailles étaient si basses qu'on pouvait sauter par-dessus. Dans sa colère, Romulus rassembla une armée, passa les Alpes, marcha sur Reims, prit et ruina la ville et tua son frère.

Mais il ne put s'emparer ni de sa belle-sœur, ni de son neveu, qui s'étaient réfugiés dans des souterrains avec leurs trésors.

Quand Romulus et ses Romains se furent retirés, la veuve de Rémus reparut avec son fils ; ils rebâtirent leur ville et la firent plus belle et plus forte qu'auparavant.

Dès que le fils de Rémus fut devenu un homme, sa mère l'engagea à venger son père. Il alla donc à Rome, entra dans le palais de son oncle Romulus, lui coupa la tête, et fut reconnu empereur à sa place.

Ce second Rémus avait amené avec lui un vaillant chevalier des Ardennes. Il lui fit épouser la fille d'un sénateur de Rome, laquelle fut la mère de l'enchanteur Virgile.

A la tête d'un de ses drames historiques, M. Alexandre Dumas dit que l'histoire n'est pour lui qu'un clou auquel il attache ses tableaux. Le chroniqueur que nous citons se donnait les mêmes privilèges.

Ce Virgile, dit-il, était destiné à faire des choses si merveilleuses, que, quand il naquit, toute la ville de Rome trembla. Dès qu'il fut en âge d'étudier, on l'envoya à Tolède, où florissait déjà une célèbre université de magie. Il fit là des progrès aussi étonnants que rapides dans l'art des enchantements.

Pendant qu'il s'y rendait si habile, on s'emparait à Rome de ses biens ; sa mère l'en avertit, et il revint s'en plaindre à l'empereur, qui ne lui rendit pas justice. Les spoliateurs étaient ses courtisans ; et ils se moquaient de Virgile, en disant que c'était un savant et que les savants n'étaient bons à rien ; ce qui est vrai assez

souvent. Mais Virgile, en cette occasion, voulut leur prouver le contraire.

Il se retira dans son patrimoine envahi et défia l'empereur de venir l'en déloger. L'empereur piqué le tenta, mais vainement. L'enchanteur, quoiqu'il n'eût pas de troupes à lui opposer, enferma si bien celles qui venaient pour le prendre, que l'empereur et son armée, mourant de faim, furent obligés de lui demander grâce.

Il les régala magnifiquement et déclara qu'il ne demandait autre chose que d'être maintenu en possession de son patrimoine. Ses droits furent donc reconnus, et l'empereur devint son ami.

Alors vient l'aventure du corbillon, qu'on a lue ci-devant. Désenchanté de la fille de l'empereur, joué encore par une autre, Virgile devint épris d'une jeune Sarasine, fille du soudan de Babylone, dont on lui vantait le mérite. Il l'attira à Rome par la puissance de ses enchantements, la vit, la trouva à son gré, et se décida à passer dans son pays pour l'épouser. Mais ses études lui révélant que la Sarasine aussi lui préparait de mauvais tours, il rebroussa chemin et s'amusa à fonder la ville de Naples, où il opéra les divers prodiges que nous avons exposés.

Nous n'avons plus à donner que l'anecdote d'Osmonne sur la mort de Virgile. Dans son Image du monde, Osmonne conte que Virgile, sur le point de quitter Naples, pour un nouveau voyage d'aventures, consulta son androïde, c'est-à-dire la tête magique qu'il avait faite ; et qu'elle lui dit que, s'il gardait bien sa tête, son voyage serait heureux. Virgile comprit qu'il devait seulement veiller sur son œuvre ; il ne quitta pas son androïde d'un instant. Mais il avait mal entendu l'oracle ; s'étant découvert le front en plein midi, il fut frappé d'un coup de soleil, dont il mourut.

Son corps, comme il l'avait désiré, fut transporté à Naples, où il est toujours sous le laurier impérissable qui le couvre.

Les Napolitains regardent le tombeau de Virgile comme leur palladium ; aucun conquérant n'a osé le leur enlever. Ils croient aux merveilles que nous avons racontées et à d'autres encore. Le peuple de Naples vous les dira. Mais, à sa louange, il n'oublie pas les prodiges incontestés de Virgile : les *Géorgiques* et l'*Énéide*.

HIPPOCRATE.

Après avoir fait du prince de la poésie un sorcier en commerce avec le diable, on ne pouvait pas faire moins pour le père de la médecine. On disait, au moyen âge, que le mire doit avoir quelque peu de magie. On raconte donc que, du temps que César-Auguste était empereur de Rome, son neveu Gatus, qu'il aimait par-dessus toutes choses, que nous connaissons peu, et qui devait hériter de l'empire, tomba si grièvement malade, que les médecins ne purent le guérir. Il y avait trois jours et trois nuits qu'il ne parlait plus ; toute la cour était en grande tristesse, lorsque, par bonheur, Hippocrate entra dans Rome¹, qu'il fut bien surpris de trouver en deuil. Il avait beau interroger les passants, personne ne lui répondait. Il monta au palais de l'empereur, pour savoir la cause de cette douleur publique. Il ne vit que de la consternation partout ; et, se frayant passage jusqu'à la chambre où le malade était couché, il comprit alors ce qui causait la désolation générale. Il mit la main sur le cœur de Gatus, et dit à César-Auguste :

— Quelle faveur m'accorderez-vous, si je rends la vie à ce jeune homme ?

L'empereur promit tout, et le savant médecin, prenant dans son aumônière une herbe et un breuvage, en composa une potion qu'il fit avaler au malade, en lui desserrant doucement les lèvres. Le jeune homme entrouvrit les yeux aussitôt, dit quelques paroles qui comblèrent d'espoir l'assistance ; et, en moins de trente jours, Hippocrate le remit en pleine santé.

Auguste combla de biens l'habile docteur et fit élever deux piliers, sur lesquels il mit, d'un côté, la statue d'Hippocrate, et, de l'autre, celle de Gatus. Il admit le savant à sa table et lui donna place dans ses affections.

Peu de temps après, des habitants du pays de Galles vinrent s'établir à Rome. Il y avait parmi eux une dame d'une grande

¹ Hippocrate, le père de la médecine, vivait près de quatre cents ans avant Auguste.

TABLE DES MATIÈRES

I. — PRÉAMBULE. — LA CITÉ DU DIABLE.	3
II. — SIMON LE MAGICIEN.....	7
III. — APOLLONIUS DE TYANE.....	15
IV. — QUELQUES PERSONNAGES DE L'ÈRE ANCIENNE.....	19
VIRGILE.....	20
HIPPOCRATE.....	30
ARISTOTE.....	35
V. — UN DES TRIBUNAUX DE L'ENFER.	37
VI. — UN PACTE A CÉSARÉE.	43
VII. — LE PACTE DE THÉOPHILE.....	48
VIII. — BRUNEHAUT.....	53
IX. — LA GRANGE DU DIABLE.	56
X. — LÉGENDE DE RODERICK, LE DERNIER ROI DES GOTHs.....	63
XI. — LÉGENDE DE ROBERT LE DIABLE.	66
XII. — RICHARD SANS-PEUR.	84
XIII. — LA CORNEILLE DE BARKLAY.....	88
XIV. — LE MEUNIER DE MAESTRICHT.	90
XV. — HENRI LE LION.....	94
XVI. — LÉGENDE DU SIRE DE CHAMPFLEURY.....	98
XVII. — LE CHEVALIER HAKELBERG, SEIGNEUR DE BODENSTEIN.	107
XVIII. — LA FIN DU COMTE GUILLAUME III.	112
XIX. — LE MARÉCHAL DE RETZ.....	116
XX. — LE DIABLE PRÉDICATEUR.....	121
XXI. — LE PACTE DU CONSTRUCTEUR.....	132
XXII. — L'HÔTEL DE VILLE DE BRUXELLES.	138
XXIII. — LE DOCTEUR FAUST.....	144
XXIV. — LÉGENDE DU MARÉCHAL DE TAMINE.....	150
XXV. — LÉGENDE DU MOINE DE SAIRE.....	154

XXVI. — LA BOTTE DE PAILLE.	157
XXVII. — UNE EXCENTRICITÉ DU DIABLE.	163
XXVIII. — GÉRARD LE DIABLE.	169
XXIX. — MARTIN LUTHER.	175
XXX. — CARLOSTAD.	193
XXXI. — MÉLANCHTHON.	196
XXXII. — DAVID GEORGES.	199
XXXIII. — CALVIN.	203
XXXIV. — LES PROPHÈTES DU DAUPHINÉ.	208
XXXV. — LE CIMETIÈRE SAINT-MÉDARD.	215
XXXVI. — LUDWIG DE BOUBENHORE.	226
XXXVII. — URBAIN GRANDIER.	230
XXXVIII. — NINON DE LENCLOS.	236
XXXIX. — AGRIPPA.	240
XL. POSSÉDÉS ET OBSÉDÉS.	248
XLI. — LES SORCIERS ET LE SABBAT.	257
XLII. — QUELQUES DIABLERIES ENCORE.	293
ÉPILOGUE. LES EXCOMMUNIÉS.	297